

Carte blanche

Pratiques culturelles, sciences humaines et sciences sociales

Sandro Cattacin

Avant d'écrire ces lignes, j'étais plongé dans la lecture des *500 giorni. Napoleone dall'Elba a Sant'Elena* de Luigi Mascilli Migliorini qui m'a conforté dans l'idée que l'échange entre pratiques culturelles, sciences sociales et sciences humaines est utile et fécond. Ce dialogue n'a jamais cessé d'exister, mais force est de constater qu'il n'a jamais été véritablement soutenu en Suisse comme il l'est par exemple en France. En réalité, l'initiative est laissée au bon vouloir des chercheurs et chercheuses, et c'est souvent une résistance à l'injonction de disciplinarité qui nous amène à nous référer à un-e collègue d'un autre champ disciplinaire. Contrairement aussi aux initiatives de promotion de l'interdisciplinarité entre les trois grands domaines identifiés par le Fonds national suisse (FNS) – sciences sociales et humaines ; mathématiques, sciences naturelles et de l'ingénieur ; biologie et médecine –, il n'y a pas d'instrument qui soutienne la collaboration entre les pratiques culturelles, les sciences sociales et les sciences humaines.

Une perméabilité féconde, voire essentielle

Une telle collaboration, qui est souvent le fruit d'une pensée issue des sciences humaines, est pourtant sans doute d'une importance fondamentale pour la construction de nos sociétés, car elle sert à comprendre et à analyser les liens entre les pratiques culturelles et les dynamiques de société et à donner un sens, une histoire et un futur à ce que nous décidons pour nos sociétés. Ne pas tenir compte de ce dialogue correspondrait à laisser aux ignorant-e-s de notre passé, de nos symboles et de nos processus de civilisation le monopole d'interpréter les réalités contemporaines. Cette interprétation serait à la merci des caprices des idéologies les plus brillantes.

Si cette collaboration, par exemple entre histoire et sociologie, sémiotique et science politique, linguistique, histoire de l'art et sciences de l'éducation, est déjà peu valorisée en soi, elle l'est encore moins quand il s'agit de construire des liens entre les pratiques culturelles et les activités scientifiques tout court. La perméabilité entre les activités de production de savoir et de culture, un peu à l'image des sciences sociales et humaines, semble pourtant féconde, voire essentielle, pour répondre aux défis de nos sociétés contemporaines. Il est d'autant plus regrettable qu'elle ait lieu hors des schémas valorisés dans nos parcours scientifiques.

Un premier pas insuffisant

En ces temps sombres, un tel dialogue pourrait produire des références pour construire la société de demain et remettre en cause les pratiques désuètes. Au niveau européen, grâce au programme HERA (Humanities in the European Research Area) auquel participe le FNS, un premier pas a été franchi dans cette direction. Ce programme se focalise cependant sur l'utilité des sciences humaines, sans inclure la perspective des sciences sociales et des pratiques culturelles. Un pas ultérieur serait nécessaire pour répondre au défi ; il pourrait d'ailleurs être facilement mis en œuvre, par exemple par la promotion des projets de sciences sociales et humaines dans le programme Sinergia du FNS, qui demande une collaboration entre les branches, mais aussi par des fonds spécifiques qui envisagent le dialogue entre les pratiques culturelles et les sciences. Finalement, on pourrait aussi imaginer que ce type de dialogue soit valorisé dans la carrière académique, même si, à la fin, il ne débouche pas nécessairement sur la publication d'un article dans une revue scientifique, mais donne lieu à des produits à haute valeur ajoutée pour nos sociétés.

L'auteur

Sandro Cattacin est professeur de sociologie et directeur de l'Institut de recherches sociologiques de l'Université de Genève. Dans cette rubrique, il aborde des questions relevant de la politique de la recherche et du système scientifique.

